

CENTRO ITALIANO PER GLI STUDI STORICO-GEOGRAFICI

GEOSTORIE

BOLLETTINO E NOTIZIARIO



Anno XXXIII – n. 3

SETTEMBRE-DICEMBRE 2025

Geostorie. Bollettino e Notiziario del Centro Italiano per gli Studi Storico-Geografici
Periodico quadrimestrale a carattere scientifico
ISSN 1593-4578 (print) ISSN 2723-9950 (online)
Direzione e Redazione: c/o Dipartimento di Studi Umanistici
Via Ostiense, 234 - 00146 Roma - Tel. 06/57338550, Fax 06/57338490
Autorizzazione del Tribunale di Roma n. 00458/93 del 21.10.93

Direttrice scientifica e responsabile: ANNALISA D'ASCENZO
Direttrice del Comitato editoriale: ANNALISA D'ASCENZO
Comitato editoriale: ANNALISA D'ASCENZO, GIANLUCA CASAGRANDE, FILIBERTO CIAGLIA,
ARTURO GALLIA, STEFANO PIASTRA, PAOLA PRESENDA, LUISA SPAGNOLI

Comitato scientifico: JEAN-MARC BESSE, CLAUDIO CERRETI, FRANCISCO CONTENTE DOMINGUES,
ANNALISA D'ASCENZO, ELENA DAI PRÀ, PIERLUIGI DE FELICE, GRAZIELLA GALLIANO, CARLO
ALBERTO GEMIGNANI, ANNA GUARDUCCI, EVANGELOS LIVIERATOS, CARLA MASETTI, CARMIE
MONTANER, MARÍA MONTERRAT LEÓN GUERRERO, PAOLA PRESENDA, LEONARDO ROMBALI,
LUISA ROSSI, MASSIMO ROSSI, SILVIA SINISCALCHI, LUISA SPAGNOLI, CHARLES WATKINS

Data di edizione: dicembre 2025

COMITATO DI COORDINAMENTO DEL CENTRO ITALIANO
PER GLI STUDI STORICO-GEOGRAFICI, PER IL TRIENNIO

<i>Ilaria Caraci</i>	Presidente onoraria
<i>Carla Masetti</i>	Coordinatrice centrale
<i>Massimo Rossi</i>	Coordinatore della sezione di <i>Storia della cartografia</i>
<i>Paola Presenda</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Storia della geografia</i>
<i>Anna Guarducci</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Geografia storica</i>
<i>Annalisa D'Ascenzo</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Storia dei viaggi e delle esplorazioni</i>
<i>Elena Dai Prà</i>	Coordinatrice della sezione di <i>Fonti geostoriche applicate</i>
<i>Luisa Rossi</i>	Responsabile per i rapporti con gli enti stranieri
<i>Luisa Spagnoli</i>	Responsabile per i rapporti con gli enti italiani
<i>Nicola Gabellieri</i>	Segretario-Tesoriere
<i>Pierluigi De Felice</i>	Revisori dei conti
<i>Carlo Gemignani</i>	
<i>Silvia Siniscalchi</i>	

Il CISGE, nell'ambito del coordinamento del SOGEI, ha adottato il software antiplagio comune alle altre riviste delle associazioni geografiche italiane, nell'intento di promuovere, in modo coordinato tra tutti i sodalizi, una forte azione di deterrenza contro pratiche scorrette, come il plagio, e di isolare ed escludere i comportamenti eticamente sconvenienti

I testi accolti in «Geostorie» nella sezione «Articoli» sono sottoposti alla lettura preventiva (peer review) di revisori esterni, con il criterio del “doppio cieco”.

La responsabilità dei contenuti dei saggi, ivi comprese le immagini ed eventuali diritti d'autore e di riproduzione, è da attribuire a ciascun autore.

In copertina:

Planisfero di Vesconte Maggiolo, Fano, Biblioteca Federiciana

INDICE

ARTICOLI

- Giulia Bogliolo Bruna* Du voyage d'exploration a la rencontre des Inuits. Une lecture ethno-historique du journal de bord du second voyage de John Davis pp. 261-288
- Dal viaggio di esplorazione all'incontro con gli Inuit. Una lettura etno-storica del diario di bordo del secondo viaggio di John Davis
- Luisa Spagnoli, Lucia Grazia Varasano* La guidistica locale per «riavere Roma in un solo colpo d'occhio». Verso la costruzione di una (digital) storymap della nuova Capitale d'Italia pp. 289-308
- Traveling with local guidebooks to «get Rome back at a glance». Toward building a (digital) storymap of the new Capital of Italy
- Claudio Sossio De Simone* Per un'interpretazione dei paesaggi rurali storici: dalla fotografia aerea alla fotogrammetria structure-from-motion. il caso della Media valle del Fortore (Molise, Centro Italia) pp. 309-330
- Towards an interpretation of historical rural landscapes: from aerial photography to structure-from-motion photogrammetry. The case of the Middle Fortore Valley (Molise, central Italy)

Pier Paolo Alfei Mapping Svalbard between XIX and XX centuries: Gerard De Geer and the Arctic Archipelago, 1882-1931 pp. 331-356

Cartografare le Svalbard tra il XIX e il XX secolo: Gerard De Geer e l'Arcipelago Artico, 1882-1931

Vito Ricci L'articolazione territoriale degli insediamenti templari nella Puglia medievale: un approccio spaziale con il GIS pp. 357-388

The territorial structure of templar settlements in medieval Apulia: a spatial approach using GIS

PROPOSTE

Annalisa D'Ascenzo Toponomastica e geografia nella Spagna cinquecentesca: il *"Vocabulario en que se contienen los nombres de los lugares y reinos de España"* de Hernando Colón a cura di José Javier Rodríguez Toro pp. 391-399

SEGNALAZIONI E NOTE pp. 403-420

MOSTRE, CONVEGNI, EVENTI pp. 423-429

GIULIA BOGLIOLO BRUNA¹

DU VOYAGE D'EXPLORATION A LA RENCONTRE DES INUITS.
UNE LECTURE ETHNO-HISTORIQUE DU JOURNAL DE BORD DU
SECOND VOYAGE DE JOHN DAVIS

Introduction

Au travers d'une approche multi et transdisciplinaire, cet article s'évertue à dévoiler l'apport à la connaissance de l'univers géo-anthropique boréal qu'offre le journal de bord du second voyage en quête du Passage du Nord-Ouest (1586), rédigé par John Davis, hardi navigateur de l'ère élisabéthaine. Le récit fait l'objet d'une analyse compréhensive et contextualisée afin de restituer la phénoménologie des rencontres entre le navigateur, son équipage et les communautés autochtones du Groenland et du Labrador. A l'aune des dynamiques interactionnelles à l'œuvre, l'article apprécie, en miroir, les mécanismes de construction de l'image des Esquimaux².

Fidèle à une démarche proto-scientifique reposant sur l'experientia, caractérisant également ses écrits sur les techniques de navigation et ses relevés cartographiques, Davis nous livre une description observationnelle, factuelle et ponctuelle des singularités phénotypiques et comportementales des natifs. Ethnographe ante litteram, il collecte une quarantaine de vocables indigènes dont il propose une traduction en anglais dans une finalité communicative qui dépasse la seule instrumentalité marchande.

Partiellement affranchi d'impératifs commerciaux de court terme, Davis est conscient des intérêts de la Couronne (et des mouvants économiques de ses explorations), tout en étant animé, en savant de la Renaissance, par un dessein de connaissance et de promotion humaine. Ce qui le conduit à aborder cette humanité des marges avec curiosité (au sens latin du terme) et par traits avec bienveillance. Aussi en esquisse-t-il une image ambivalente évoluant selon les dynamiques interactionnelles: tour à tour accueillante et dangereuse, "simple d'esprit" et ingénieuse, généreuse et voleuse, l'humanité esquimaude n'en

¹ Ancienne chercheure, Centre d'Études Arctiques (EHESS-CNRS), Membre de la Société de Géographie; gbogliolo.bruna@gmail.com.

² Nous employons l'ethnonyme Esquimaux (ou Eskimaux) dans cet article tel qu'il figure dans les sources d'époque. Cela va de soi que nous lui ôtons toute connotation péjorative et qu'il est mobilisé, sous notre plume, comme étant synonyme du terme autochtone Inuits, les "hommes par excellence".

demeure pas moins perfectible. Argument en faveur de la filiation adamique des Inuits venant conforter le dogme de l'unité du genre humain (alors mis en cause par les courants polygénistes), ce potentiel de perfectionnement ne pouvait, néanmoins, s'actualiser, selon lui, qu'au travers de l'éducation et de la conversion aux valeurs euro-chrétiennes...

“Pour la gloire de Dieu et la prospérité de la patrie”³

Au lendemain des Grandes Découvertes, la cartographie savante de la Renaissance esquisse une image largement conjecturale et polysémique de l'Extrême Septentrion qui se construit par additions et stratifications successives de données empiriques et d'archaïsmes cosmologiques, de réminiscences vététotestamentaires et de fables anciennes, d'utopies et de pressentiments géographiques. La perception visuelle se nourrit ainsi d'un lu primordial et d'un riche imaginaire. *Monstra anthropomorpha*, peuples maudits et races tant étranges qu'inattendues sont censés peupler ces régions liminaires de l'œkoumène. De la Terre Plate au Globus Terrestris, de l'espace pressenti et passionnément rêvé à celui vu et parcouru, les cartographes dessinent un monde de plus en plus dilaté, avec des marges floues, mais qui s'intègre dans l'harmonie de la Création. De Giovanni Caboto, parti à la recherche du “Passo maestrale verso Cataya” pour y fonder un “fondaco de spezierie”, au capitaine Martin Frobisher, le fameux corsaire-explorateur, de John Davis, intellectuel élisabéthain, à Henry Hudson, navigateur et explorateur au service des marchands d'Amsterdam, jusqu'au capitaine Munk, l'envoyé du Roi du Danemark dans ces contrées liminaires, maints navigateurs européens rêvent de découvrir à ces latitudes extrêmes l'isthme ou le détroit consentant d'emprunter par l'ouest un itinéraire maritime plus rapide vers les Indes merveilleuses.

Dès 1530, l'Angleterre mesure l'intérêt mercantile de cette route boréale contournant l'Amérique pour atteindre l'Asie aux mille richesses: «Le commerce atlantique, stimulé par le succès de la marine espagnole avec ses galions chargés d'or enflamme l'imagination des spéculateurs, qui n'hésitent pas à placer leurs capitaux dans des expéditions exploratoires» (Litalien, Palomino, Vaugeois, 2007, p. 109). Et ce, à l'heure où les doctrines mercantilistes (ou commercialistes) naissantes percevaient dans l'accumulation des richesses aurifères et métallifères d'Etat un levier de puissance dans le concert des Nations. Les trois principaux mécanismes à l'œuvre étant l'interventionnisme étatique, les relations économiques asymétriques (exploitation inéquitable des ressources allogènes, voire prédation coloniale) et la maximisation des exportations (excédent de la balance commerciale; Bezbakh, 2008; Deleplace, 2022).

³ Cette citation est tirée de la relation du premier voyage de John Davis rédigée par John Janes (Janes, 1880, p. 1).

A l'orée du XVI^{ème} siècle, la petite aristocratie (en quête de richesses et d'un prestige social révolu), encouragée par certains représentants de l'Église réformée, prône une politique impérialiste alliant motivations économiques et projets d'évangélisation. Renouant avec une tradition plus ancienne remontant à Giovanni et Sebastiano Caboto, ce projet trouve dans l'Angleterre élisabéthaine un soutien politique inédit, supporté par les doctrines mercantilistes.

D'ailleurs, la mappemonde du cartographe espagnol Juan de La Cosa (1500) présente «depuis la Floride jusqu'au Labrador, un très long tracé côtier, sur une portion duquel est figuré un drapeau anglais, et où l'on voit écrit: "Mar descubierta por Inglesé", et un "Cavo de Inghilterra"» (Mahn-Lot, 1970, pp. 63-64).

Soixante ans plus tard, le célèbre navigateur Sir Humphrey Gilbert relate: «Sébastien Cabot a décrit le passage du Nord-Ouest sur des cartes que l'on peut voir à la Galerie de la Reine» (Ivi, p. 66). Dans son ouvrage *A discourse [...] to prove a passage by the Northwest to Cathaia and the East Indies* (1576), il s'emploie, d'ailleurs, à démontrer l'existence de cette route maritime alternative aux voies contrôlées par les puissances ibériques. Et ce, en alliant la leçon des Auctoritates et l'experientia magistra omnium rerum.

Féru des principes de l'art de la navigation, l'intellectuel-voyageur John Davis⁴ est embauché par Adrian Gilbert et ses associés qui avaient reçu de la Reine le droit de naviguer "vers le Nord-Ouest, le Nord-Est et le Nord". Le navigateur-explorateur est financé par de riches marchands du Devonshire et de Londres, parmi lesquels figure le très fortuné William Sanderson qui, d'après le témoignage de John Janes⁵, aurait convaincu ses coassociés de le nommer capitaine et pilote de la mission. En janvier 1583, pour préparer son voyage dans l'Arctique, cet explorateur audacieux et doté d'une remarquable culture scientifique avait rencontré le mathématicien et astrologue John Dee dans sa maison de Mortlake (Markham Hastings, 1880, p. IX). Et ce, en présence d'Adrian Gilbert et de Sir Francis Walsingham, Secrétaire d'état d'Élisabeth I^{ère}.

Esprit encyclopédique, John Dee, astrologue et conseiller de sa Majesté, s'était passionné «autant pour la géographie et la géopolitique du monde séculier que pour les sphères spirituelles et les communications avec les anges» (McGhee, 2006, p. 137). Lors de son séjour d'études sur le continent, John Dee avait complété ses connaissances géographiques, notamment sur l'Extrême

⁴ Fils d'un petit propriétaire foncier, John Davis naît à Sandridge près de Dartmouth, aux alentours de 1550 et meurt le 27 décembre 1605 au large de l'île de Bintang, dans les Indes orientales. Dès son enfance, il se lie d'amitié avec Humphrey et Adrian Gilbert et leur jeune demi-frère Walter Raleigh. Il reçoit une instruction classique et déjà en 1579 il jouit d'une solide réputation tant pour ses connaissances scientifiques que pour son adresse de navigateur et ses qualités d'explorateur. Il est notamment l'inventeur du quadrant (instrument de navigation ancêtre du sextant).

⁵ John Janes, marchand londonien, avait été mandaté par son oncle William Sanderson, patron-marchand et bailleur de fonds. Il est le chroniqueur du premier et du troisième voyage de John Davis.

Septentrion, auprès d'éminents géographes flamands tels Gerhard Mercator et Abraham Ortelius, qui postulaient l'existence d'un Océan Arctique navigable. Ainsi avait-il conçu «le concept d'un empire britannique fondé sur les explorations anglaises, tant mythiques que contemporaines, des régions nordiques du globe» (Ibidem). S'appuyant sur la documentation qu'il avait recueillie, il s'était employé à légitimer la revendication anglaise de souveraineté sur les régions boréales de l'Amérique Septentrionale et avait soutenu que le roi britannique Arthur

«a non seulement conquis l'Islande, le Groenland et toutes les îles nordiques bordant la Russie, mais même (en un sens) étendu sa juridiction sur le Pôle Nord et qu'il a envoyé des colons en ce lieu et dans les îles entre l'Ecosse et l'Irlande» (Dee in McGhee, 2006, p. 29).

Par ailleurs, il était convaincu que seulement le Passage du Nord-Ouest et la route polaire demeuraient à explorer dans le but de permettre à la Couronne anglaise d'accéder aux richesses de toute la partie orientale du globe. Ce dont Sir Humphrey Gilbert s'était fait écho dans son *Discourse of a discoverie for a new passage to Cataia*.

Aussitôt reçu l'accord officiel de la Souveraine en février 1585 (Oswalt, 2001, p. 37), John Davis se lance vers *Meta Incognita* «pour la gloire de Dieu et la prospérité de la patrie» (Janes, 1880, p. 1). Pilote incomparable et savant humaniste, il dirige entre 1585 et 1587 trois expéditions dans l'Arctique à la recherche du Passage de Nord-Ouest afin d'atteindre l'Océan Pacifique et la Chine par une route septentrionale en dehors des vastes régions contrôlées par les Ibériques. Capitaine de mer tant expérimenté qu'audacieux, Davis s'illustre par ses talents naturels de négociateur et fédérateur. Il fait la preuve d'une remarquable capacité d'écoute, d'une rare bienveillance et d'une justesse d'analyse, qualités indispensables pour gagner la confiance et l'estime des membres de son équipage.

La chronique des expéditions pilotées par John Davis (fig. 1), tenue par John Janes (premier et troisième voyages) et par le capitaine lui-même (deuxième voyage; Davis, 1880), est publiée par Richard Hakluyt dans les *Principall Navigations, Voyages and Discoveries of the English Nation* (1589)⁶.

⁶ Comme nous l'avons indiqué précédemment, Davis a inventé un instrument de navigation appelé backstaff, ou quadrant de Davis, utilisé jusqu'au XVIII^e siècle pour déterminer la latitude en lisant l'angle d'élévation du soleil. Il est l'auteur du traité sur la navigation, *The Seaman's Secret* (1594). Son ouvrage *The Worlde's Hydrographical Description* (1595) est dédié au passage du Nord-Ouest.



Figure 1. Map of the northern discoveries of John Davis 1585-1587 (from Markham, 1889, off-text map, p. 34 bis; <https://archive.org/details/lifeofjohndavisn01mark/page/n55/mode/2up>)

A chaque fois, Davis effectue «son atterrissage dans le fiord de Godthaab⁷, non loin de la région occupée naguère dans le sud du Groenland par la colonie orientale des Islandais (et ceci sans le savoir)» (Cumming, Skelton, Quinn, 1972, p. 221). Il explore la côte sud-est du Groenland qu'il baptise *Land of Desolation* (Terre de Désolation), «la terre plus tourmentée et montagneuse que nous n'ayons jamais vue... avec des cimes toujours recouvertes de neige et le rivage emprisonné par les glaces jusqu'à une lieue en mer» (Cumming, Skelton, Quinn, 1972, p. 221), et la côte ouest de l'île jusqu'au 72^e-73^e parallèle Nord près de la montagne appelée alors *Hope Sanderman*. Il traverse le détroit qui porte aujourd'hui son nom et découvre la *baie de Cumberland* (Terre de Baffin). Il aurait aperçu, paraît-il, l'entrée de la baie d'Hudson. Repoussé par la banquise, Davis échoue dans la recherche du passage boréal vers l'Asie, mais rapporte dans ses écrits une kyrielle d'observations de grand intérêt sur la géographie des lieux

⁷ John Davis nomme ce fiord Gilbert Sound. La région environnante Godthaab fut habitée par les Vikings dès le X^e siècle et par les Inuits depuis le XIII^e siècle. La ville de Godthaab, dont le toponyme signifie "bonne espérance", fut fondée en 1729 par le missionnaire danois Hans Egede. Elle a été rebaptisée Nuuk et est aujourd'hui la capitale du Groenland.

sillonés ainsi que des notes à caractère ethnographique sur les Esquimaux, accident imprévu sur la route du Cathay.

Mû par cette insatiable curiosité de connaître qui dénote les esprits les plus ouverts de la Renaissance, John Davis, en brillant disciple de John Dee, embrasse un modèle scopique de la connaissance procédant à une exploration expérimentale d'un univers géo-anthropique encore largement méconnu. Ainsi s'évertue-t-il à appliquer une approche proto-scientifique reposant sur l'expérience en vue de cerner et restituer ponctuellement les singularités phénotypiques et comportementales des communautés esquimaudes rencontrées pendant ses voyages.

Phénoménologie d'une Rencontre

C'est en 1586 que Davis réalise sa deuxième expédition vers le Nord, dont il rédige lui-même le journal de voyage. Il prend alors le commandement d'une flotte de quatre navires: le *Moonshine*, le *Sunshine*, le *North Star* et le *Mermayde*. Le navigateur-explorateur revient dans la région de l'actuelle Nuuk et y rencontre les mêmes groupes d'indigènes⁸, avec lesquels ses matelots avaient fraternisé et joué de la musique lors de son premier voyage. John Janes, qui avait été le chroniqueur de la première expédition, avait relaté, au travers d'une narration segmentée par séquences, la phénoménologie des Rencontres entre Anglais et natifs, qui s'étaient déroulées en musique, bals et réjouissances dans un climat de confiance mutuelle. Loin d'être des "farouches sauvages", des "bêtes à figure humaine", ces peuples des marges [people en anglais dans le texte] s'étaient montrés sociables, accueillants et fort aimables⁹.

Après avoir longé la côte ouest du Groenland jusqu'au fjord de Godthaab, Davis poursuit son périple vers le Nord jusqu'à l'actuel détroit de Davis¹⁰. Bloqué dans son périple par d'infranchissables murailles de glaces, il décide de renvoyer le plus gros de ses bâtiments en Angleterre. A bord du *Sunshine*, un petit bateau de 50 tonneaux, le capitaine gagne l'île de Baffin, puis longe la côte vers le sud et atteint le Labrador transitant, sans les reconnaître, devant l'entrée de la baie de Frobisher

⁸ Il s'agit des Inuits du Groenland.

⁹ A l'aube des Lumières, l'officier Claude-Charles Le Roy Bacqueville de la Potherie (1663-1736) décrit dans son ouvrage *Histoire de l'Amérique Septentrionale* (1722) la phénoménologie de la Première Rencontre avec les Esquimaux du Cap de Digue: «[les Esquimaux], nation très cruelle, avec qui personne jusque-là n'avait jamais eu de commerce [manifestèrent leur présence par] de grands cris, sautant avec des habits de Peaux de Caribous et d'autres animaux qu'ils nous montraient. [...] chantant et se frottant l'estomac, qui étaient les marques les plus convaincantes d'amitié et du bon Commerce qu'ils voulaient avoir avec nous» (Le Roy Bacqueville de la Potherie, 1997, I, pp. 74-75).

¹⁰ Situé entre l'île de Baffin et le Groenland, le détroit de Davis donne accès à la baie de Baffin par l'Atlantique nord.

et celle du détroit d'Hudson. Après avoir pêché une grande quantité de morues, qui seront salées, et avoir amassé quelques 500 peaux de phoques, le capitaine et son équipage rentrent en Angleterre. Dans son journal de bord, il tient la chronique de son voyage et s'attarde sur la narration de ses interactions avec les natifs. En savant de la Renaissance animé par une euphorique curiositas, cet intellectuel-voyageur élisabéthain porte un regard nouveau sur les Esquimaux qu'il décrit dans un style précis, factuel et constatatif mobilisant une approche que l'on pourrait qualifier de "proto-ethnographique". Ainsi montre-t-il une ouverture d'esprit rare à son époque:

«Comme c'est le cas pour le *Bref and True Report of the Newfoundland of Virginia* de Thomas Harriot (1588) et pour plusieurs parmi les plus fameux essais de Montaigne – comme *les Cannibales* ou *les Coches* – les notes de Davis représentent un bel exemple de pré-ethnographie. [...] on ne peut pas se priver d'être surpris du ton relativement dépourvu de préjugés des deux explorateurs [Janes et Davis] quand ils décrivent la sollicitude dont les natifs ont fait preuve les uns envers les autres ainsi que leur honnêteté intrinsèque» (Mahieu, Popelard, 2013, p. 3, traduction de l'auteure).

«L'œil parle et dit le visible» pour reprendre l'heureuse formule de François Hartog (2001, p. 382). Observer, tout noter et relater. Et ce, car voir rime avec savoir... La démarche narrative calque le visible par le truchement d'une annotation ponctuelle des spécificités culturelles de ces peuples des marges. Transmission écrite du vécu, le récit se fait gage de vérité. Tandis que la cartographie de l'imaginaire entremêlait données empiriques et réminiscences mythologico-scripturaires, Davis adhère à un modèle scopique de la connaissance qu'il ancre solidement dans l'expérience directe. Il adopte une stratégie narrative qui restitue le réel et relate, factuellement, la phénoménologie des contacts interethniques:

«Ils sont venus avec leurs canoës près de nos bateaux en nous faisant comprendre par des gestes qu'ils reconnaissaient tous les membres de l'équipage qu'ils avaient rencontrés l'année précédente. Après m'être rendu compte de leur joie de nous retrouver et du peu de crainte qu'ils éprouvaient à notre égard, moi-même, les marchands et certains matelots débarquâmes. J'avais apporté avec moi 20 couteaux: je venais juste de mettre pied à terre quand ils ont bondi de leurs canots et sont venus en courant vers moi et les autres et nous ont embrassé avec moultes chaleureuses manifestations de bienvenue. A ce moment-là, ils étaient 18 et à chacun d'entre eux j'ai donné un couteau: ils m'offrirent en retour des peaux, mais je leur ai fait comprendre par des gestes qu'il ne s'agissait pas d'un troc mais d'une marque d'amitié. Ainsi, nous nous congédiâmes d'eux et ils nous signifièrent par des gesticulations qu'ils seraient revenus [au même endroit sur la côte le jour suivant...]» (Davis, 1880, pp. 16-17)¹¹.

¹¹ Tous les extraits tirés de la relation de John Davis ont été traduits en langue française par l'auteure.

Davis ne débarque pas en conquérant arrogant et belliqueux, mais manifeste, par un acte de libéralité (qui est aussi un geste propitiatoire de confiance), son souhait d'établir une relation pacifique sous le signe du respect mutuel. Ainsi offre-t-il à chaque indigène, en signe d'amitié, un couteau, marchandise très rare et fort prisée par ces peuplades dépourvues de fer. Dans une logique que l'on pourrait qualifier de maussienne, les autochtones contredonnent des peaux. Le capitaine s'empresse de leur faire comprendre par la gestuelle qu'il ne s'agit pas d'un troc, mais d'un cadeau qui n'exige pas de contrepartie. Certes, le don gratuit n'existe pas (Douglas, 2004, pp. 201-218) et la générosité purement désintéressée non plus. Néanmoins, Davis fait preuve à l'encontre des "naturels du pays" d'égards assez inusuels pour l'époque. Les aspects cérémoniaux et symboliques constituent le prélude à l'acte de donner et de recevoir. Au travers du langage gestuel et des expressions rituelles de bienvenue, l'échange des biens concourt à promouvoir une embryonnaire communication interculturelle.

Mû par le désir de mieux connaître ces hommes du Nord, Davis décide de pénétrer dans l'intérieur des terres «pour rechercher les habitations de ces gens» [people], affables et accueillants, sans ruse ni artifice, dont les mœurs et les coutumes éveillent ce vertige de curiosité qui singularise la démarche des explorateurs-savants de la Renaissance. Davis donne à ses matelots l'ordre impératif de ne pas tirer de coups de fusil sur les indigènes dans le but de les intimider (ce qui était pourtant monnaie courante chez les voyageurs européens), ou de les blesser. Et cela, sous aucun prétexte:

«Étant toujours désireux d'approfondir la connaissance de cet endroit, j'ai envoyé une des chaloupes d'un côté de cette terre et moi-même je suis allé de l'autre côté pour rechercher les habitations de ces gens [people] avec l'ordre impérieux de ne maltraiter personne ni de tirer de coup de fusil» (Ivi, p. 17).

Ainsi, le capitaine esquisse une description des habitations estivales que ces nomades utilisent lorsqu'ils partent à la chasse. Succincte, elle n'en est pas moins d'une appréciable exactitude ethnographique. Facilement démontables et transportables, les tentes traditionnelles, appelées "tupiiit", sont recouvertes de peaux de phoque (parfois de caribou) et soutenues par des poteaux en os de baleine ou en bois:

«Les [matelots des] chaloupes que j'avais envoyés [à terre] découvrirent les tentes de ces gens revêtues de peaux de phoque et ayant la structure en bois, où ils trouvèrent grande quantité de capelan séché qui est un petit poisson pas plus grand qu'une sardine. Ils trouvèrent des gourdes en peau remplies d'huile de poisson, beaucoup de petites figurines taillées dans le bois, des peaux de phoque enroulées et nombre d'autres pacotilles, mais ils ne touchèrent à rien» (Ibidem).

Les marins découvrent à l'intérieur d'importantes provisions de capelans séchés¹², petits poissons qui ressemblent aux sardines. La figure rhétorique de la comparaison intervient ici comme procédé d'appropriation de la nouveauté et se fait instrument de connaissance. Les matelots y trouvent aussi maintes statuettes en bois, des peaux de phoque et quelques babioles non mieux identifiées; ils obtempèrent strictement aux consignes de leur capitaine s'interdisant toute forme d'appropriation illicite de ces biens. Cet inventaire constitue une intéressante source documentaire sur la culture des Esquimaux de la période de Thulé, notamment par l'allusion aux nombreuses figurines (des miniatures à vocation chamanique et/ou ludo-pédagogique) sur lesquelles Davis ne donne aucune information ni sur la morphologie, ni sur la fonction. S'agirait-il de représentations zoo ou anthropomorphes? De jouets ou de fétiches?¹³ À ce propos, Janes avait écrit, dans son récit de la première expédition:

«le 17, nous descendîmes à nouveau à terre et, dans une petite construction en pierre, semblable à un four, j'ai découvert tout un tas de petites babioles, un petit canoë en bois [il s'agit d'un kayak miniature], une pièce en bois, un oiseau en os, des perles ayant de petits trous à une extrémité pour être accrochées en collier, ainsi que d'autres petites choses. [...] Nous découvriâmes un phoque qui venait d'être tué, dépecé et caché sous des pierres» (Janes, 1880, p. 12).

Curiosités parmi tant d'autres curiosités, ces "petites choses", dont les Esquimaux s'entourent, gardent intact leur mystère pour les Européens. Par-delà leur utilité matérielle, symbolique et fonctionnelle, ces miniatures possèdent chez les Inuits un pouvoir magico-religieux. Réceptacles de puissance, elles appartiennent au monde idéal tout autant qu'au monde tangible. Dans leur polysémie communicationnelle et leur polyvalence, elles sont la transcription dans la matière d'une pensée chamanique, d'une perception animiste et ésotérique du monde que l'observateur ne parvient pas à saisir lors de ces rencontres fugaces. Il serait pour autant anachronique de le lui reprocher. D'intérêt ethnographique est aussi le détail sur la cachette de pierres qui abrite le phoque récemment tué et dépecé¹⁴. Le 3 juillet, Davis s'aventure vers le rivage escorté par une flottille de cinquante kayaks:

«dans l'espoir de trouver leurs maisons à l'endroit où les habitants m'incitaient par signes à me rendre: Tout le temps ils me faisaient comprendre par leur gestuelle que je devais aller dans un lieu au chaud pour dormir. J'ai débarqué sur le rivage et grimpé au sommet d'une haute colline pour élargir mon champ de vue sur le pays [environnant], mais, en m'apercevant que mes efforts étaient vains, j'ai

¹² Il s'agit des *ammassat* (capelans), «petits poissons qui ressemblent aux sardines», relate aussi Paul-Emile Victor (1939, p. 75, note 3), recourant au langage analogique pour décrire, à l'instar de Davis, cette espèce halieutique.

¹³ Sur le sujet on renvoie à Bogliolo Bruna (2015).

¹⁴ Le chasseur partage la proie avec la communauté, suivant des règles bien établies.

rebroussé chemin vers mon bateau, moi-même et mes compagnons étant toujours entourés par les indigènes, [qui se sont montrés] très serviables pour nous aider à escalader les rochers et à les descendre» (Davis, 1880, p. 18).

Le geste surclasse la parole. Jeu de regards croisés, manifestations démonstratives de sympathie que le langage du corps extériorise... Au travers de la gestuelle et de signes d'apprivoisement mutuel qui, au fil du temps, deviennent plus facilement intelligibles, la communication s'affine et les intentions réciproques se précisent. La narration est ponctuée par une adjectivation qui exalte la serviabilité des natifs. L'image des indigènes ne se fabrique pas, sous la plume de ce savant humaniste, en miroir du soi-disant "civilisé", mais garde tout entière son autonomie. L'Autre n'est pas enfermé dans une cage de préjugés ou de poncifs surannés.

Le capitaine s'avère un observateur attentif et un chroniqueur soucieux de restituer le plus fidèlement possible l'expérience vécue: il esquisse, d'une plume alerte, un portrait flatteur de ces gens accueillants, serviables et démonstratifs dont il apprécie la spontanéité naturelle, la force physique et l'adresse. Affranchi d'idées préconçues qui auraient pu entraver son regard, Davis soupèse les ressemblances et les dissemblances entre les Blancs et ces natifs si industriels.

Au travers du langage corporel, se noue alors une forme ludique de communication qui révèle aussi l'envie de l'équipage de se confronter avec les indigènes sur le terrain agonistique¹⁵ afin d'en mesurer la force physique et l'intelligence stratégique. À ce titre, l'épisode fort drôle de la compétition (saut et lutte) entre les Anglais et les autochtones (à l'habileté et à la vigueur remarquables) témoigne du climat de bonne entente qui régnait entre les deux communautés:

«Depuis toujours, j'avais envie que mon équipage les défie au saut. Ce qui fut fait, mais nos hommes les ont surclassés. Du saut nous sommes venus à la lutte: nous les avons trouvés forts et habiles et avec une grande adresse à la lutte car ils jetèrent par terre certains de nos hommes qui étaient pourtant de bons lutteurs. Le 4 juillet [...] nous les défiâmes [de nouveau] à la lutte et, comme le jour précédent, nous les trouvâmes très adroits et costauds» (Ibidem).

Au siècle des Grandes Découvertes, la connaissance se veut éminemment scopique. L'approche de l'Autre, rappelle à ce propos Mollat du Jourdin, ne pouvait et ne peut se faire qu'«après un temps d'observation et des expériences. Le regard et les gestes ont précédé la communication orale» (Mollat du Jourdin, 1987, p. 310). Davis n'appréhende pas les indigènes par géographes antiques interposés, à travers le voile fantasmagorique d'un imaginaire mythologique et

¹⁵ Lors du premier voyage conduit par le capitaine Martin Frobisher, les indigènes montent à bord du *Gabriell* pour offrir de la viande et du poisson, échangent des peaux de phoque et d'ours contre de la pacotille (clochettes, miroirs...). Ils rivalisent avec les matelots en performances physiques et mesurent leur dextérité acrobatique sur le gréement.

biblique, mais scrute avec acuité cet univers géo-anthropique inconnu, vit son observation, personnalise son récit.

L'écriture n'étant pas synchrone à l'acte-de-voir, il existe des interstices temporels qui expliquent les écarts entre le vu, l'annoté et le rédigé. La narration est ponctuée de jugements de valeur laudatifs sur la grande adresse et la force physique de ces "athlètes du Nord". Le discours se confondant avec ses modalités interprétatives, le principe de dissemblance/ressemblance intervient dans la fabrication de l'image des indigènes.

La description de la sépulture, que les marins découvrent, constitue un témoignage ethnographique tant rare que précieux sur les pratiques funéraires ancestrales¹⁶ des Esquimaux, qui se métissèrent par suite du contact avec les Vikings installés – à partir du X^e siècle – au Groenland (la partie sud, alors inhabitée, du Groenland), où ils fondèrent des colonies assez florissantes:¹⁷

«Le même jour [le 4 juillet] le capitaine de la *Mermaid* aborda certaines îles pour faire du bois, il y trouva une tombe avec plusieurs [cadavres] ensevelis qui étaient couverts seulement de peaux de phoques et avec une croix déposée sur eux» (Davis, 1880, p. 18).

Les indigènes sembleraient avoir cerné (sinon intériorisé) le caractère proprement sacré du crucifix, à la fois objet-mémoire d'anciens contacts avec les colons Vikings¹⁸ et manifestation tangible d'un syncrétisme religieux

¹⁶ D'après les sources écrites anciennes et les fouilles archéologiques, les Esquimaux enterraient leurs défunts avec leurs objets personnels – ou leurs répliques miniatures – dont ils étaient censés avoir besoin dans l'au-delà. Le corps était enveloppé de peaux de phoque et déposé à terre, entouré d'un cercle de pierres. Sur le sujet, on renvoie à Birket-Smith (1955).

¹⁷ Placées au Sud-Est et Sud-Ouest du Groenland et organisées en évêchés, ces colonies auraient permis d'entretenir dans la Chrétienté et le Monde Musulman – pendant tout le Moyen Age tardif et la Renaissance – le commerce de l'ivoire de morse, qui sera remplacé progressivement par l'ivoire d'éléphant seulement après la circumnavigation de l'Afrique par les Portugais à la fin du XV^e siècle. Ces implantations auraient disparu entre la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e: les fouilles n'ont pas permis d'apporter d'éléments concluants pour expliquer les causes ayant engendré leur disparition. En 1721, le roi Frédéric IV du Danemark – souhaitant rétablir la domination danoise sur l'île – approuva le voyage au Groenland du missionnaire luthérien Hans Egede pour y retrouver la trace de ces anciennes colonies et y établir une mission, présumant que les colons étaient restés chrétiens, ou qu'ils avaient perdu la foi.

¹⁸ Écrit à ce propos Fabienne Queyroux: «des relations entre Eskimos et colons scandinaves ont probablement été assez paisibles et, sinon amicales, de moins neutres. Certes, les populations neo-eskimos migrèrent peu à peu vers le sud et se trouvèrent habiter près des colons de Vestribygd [Etablissement de l'ouest, région autour de Godthab] (il existe des campements permanents [esquimaux] dans la partie extérieure du district de Nuuk dès la première moitié du XIV^e siècle)» (Queyroux, 2013, note 48, pp. 34-35).

embryonnaire¹⁹. Ne s'agirait-il pas d'une reproduction par mimesis d'un rituel, sans que cela n'implique nécessairement sa compréhension symbolique? Il y a là une sorte de réappropriation adaptative faisant suite au transfert d'un objet-symbole allogène dans le patrimoine culturel des indigènes. D'où l'attribution d'une force surnaturelle (voire magique) à la croix²⁰ dans le cadre rituel esquimau.

Davis privilégie toujours l'expérience s'appuyant aussi sur la comparaison qui intervient comme procédé de traduction établissant des ressemblances et des différences entre le "par-delà" et le "par deçà".

Le capitaine saisit ainsi les traits phénotypiques saillants des Esquimaux qu'il apparente aux "Samoïetes" (Samovèdes) mais omet d'en décrire la couleur de la peau. Pourtant, cet attribut somatique fonctionne, à l'accoutumée, à la fois comme marqueur descriptif de l'Autre, comme codeur symbolique primordial, comme facteur de différenciation par comparaison (par rapport au parangon européen de blancheur) et comme vecteur d'hiérarchisation socio-ethnique (stigmatisation). Et ce, car il opère selon le registre de la mêmété²¹. Ainsi, passer sous silence la couleur de peau n'est pas un "oubli de détail" mais "une oblitération du vu" signifiante. Davis refuse toute vision foncièrement différentialiste:

«Ces gens sont d'une belle taille, avec des corps bien proportionnés, des mains et des pieds petits et minces, un large visage, de petits yeux, une grande bouche, le plus souvent imberbes, avec de grosses lèvres, les dents très rapprochées. [...] Ils] sont très sujets aux saignements du nez. En conséquence, ils bouchent leur nez avec du poil de cerf ou d'élan» (Davis, 1880, pp. 18-19).

¹⁹ Ces objets-témoins/objets-mémoire permettent de retracer l'histoire non écrite des Premiers Contacts interculturels. En témoigne la figurine esquimaude habillée à l'europpéenne sculptée en bois flotté qui date du XIII^e siècle (H. 5,40 cm): «Dans les plis à peine suggérés d'une longue tunique, on entrevoit une croix. Ainsi, l'image de l'Autre se construit par l'évocation du symbole christique; la croix devient un signe qualifiant ces peuples venus d'Ailleurs. Retrouvée dans les restes d'une ancienne habitation inuit au site d'Okivilialuk, cette statuette figure parmi les objets-mémoire qui témoignent de contacts commerciaux entre les Esquimaux de la Terre de Baffin et les Vikings implantés au Groënland. [...] On peut avancer l'hypothèse selon laquelle ces derniers se seraient déplacés pour troquer leurs marchandises (métaux, articles exotiques, notamment étoffes et bois dur d'origine européenne, contre les défenses de morse, l'ivoire étant très prisé dans le Vieux Continent» (Bogliolo Bruna, 2015, p. 126).

²⁰ On renvoie à Bogliolo Bruna: «Au travers d'une lecture analogique, la figure sacrificielle du Christ Sauveur s'apparente à celle du Chamane, relieur entre les mondes et restituteur de l'ordre divin. Tel un *angakkoq*, l'Homme-Dieu se sacrifie pour la communauté, connaît la mort et la résurrection» (Ivi, p. 153).

²¹ Davis juge l'anatomie des Inuits fort harmonieuse et en détaille les attributs phénotypiques. Parmi les singularités qu'il note, les fréquents saignements du nez, dont il s'attarde à évoquer les remèdes auxquels les indigènes font recours.

Pour cet explorateur humaniste, l'unité de la nature humaine est un axiome: sur elle, se greffent les différences.

Un chamanisme qui ne dit pas son nom

Au fil du temps, les natifs suivent tout un cérémonial bien rodé pour manifester, à travers les gestes et les mots, leurs intentions pacifiques et amicales. Davis s'attelle à décrire, le plus objectivement possible, la pantomime qui prélude aux opérations de troc. Le décodage du langage gestuel et verbal ouvre quelques interstices à la compréhension des us, mœurs et croyances des Esquimaux, notamment la vénération pour *Siqiniq*, Sœur Soleil qui éclaire et chauffe *Nuna*, la Terre matricielle:

«Après nous avoir quittés, les indigènes ont la coutume de revenir vers nous pointant leur main vers le soleil, criant à haute voix *Yliaoute*²² et frappant leur poitrine. Avec ces gestes, ils veulent nous montrer qu'ils nous font confiance. [...] Ils sont idolâtres et ont beaucoup de statuettes qu'ils portent toujours sur eux et mettent dans leurs bateaux que nous supposons être des objets de dévotion [des amulettes]. Ils ont des sorciers²³ [witches] et s'adonnent à toute sorte d'enchantements auxquels ils font souvent recours mais, grâce à Dieu, avec peu d'effet» (Ibidem).

Tels les païens de l'Antiquité, les Esquimaux sont "idolâtres" et s'adoubent de toute une panoplie de statuettes-amulettes ayant une fonction protectrice et propitiatoire. Davis pressent qu'il s'agit d'"objets de dévotion" et mentionne, avec une pointe d'ironie, les pratiques magiques auxquelles s'adonneraient, qui plus est, sans succès, ces witches des déserts froids. Après avoir prononcé une longue litanie de formules magiques, celui que l'on suppose être leur chamane (*l'angakkoq*) allume le feu²⁴, suivant une technique ancestrale, puis débite "une avalanche de mots", gesticule avant de jeter dans les flammes divers objets:

²² D'après Davis, le vocable *Yliaoute* avec ses différentes orthographes signifie "Je ne porte pas d'armes".

²³ Il est intéressant de noter que Davis emploie le terme à connotation féminine "witches" pour désigner les chamans, qui peuvent être sans distinction de genre masculin ou féminin. Comme le récit ne comporte pas de références aux femmes, l'on peut formuler deux hypothèses: soit l'omission du terme "doctors", les sorciers étant à l'époque désignés de "witch doctors", soit une imprécision stylistique l'ayant conduit à l'emploi étendu d'un terme de genre féminin.

²⁴ Ce qui infirme les affabulations de maints voyageurs européens qui peignaient les Esquimaux comme des "sauvages": «on a prétendu qu'ils n'avaient pas l'usage du feu; mais les Européens qui les ont vus de plus près ont découvert le contraire. Il parut même qu'ils avaient pour lui un respect religieux, qui se manifesta par l'inquiétude qu'ils témoignèrent au sujet d'un matelot, lequel pour allumer sa pipe avait pris un charbon qu'il fut obligé de remettre pour les tranquilliser. Ils s'en servent aussi pour leur cuisine;

«Ce que nous supposâmes être un sacrifice. Moi-même et plusieurs de mes compagnons étant sur place, les indigènes souhaitaient de me faire entrer dans la fumée. Je [leur] ai proposé d'en faire de même: ils refusèrent. Alors, j'en ai attrapé un, je l'ai poussé dans la fumée et j'ai demandé à l'un de matelots de prendre un tison et de le jeter à la mer; ce qui fut fait pour leur montrer que nous ne tenions en aucun compte leur sorcellerie [sorcery]» (Davis, 1880, p. 19).

Les Esquimaux vénèrent le feu. Les mouvements et les craquements de la flamme – *ikuuma* –, manifestation de l'énergie vitale, étaient interprétés par l'*angakkeoq* comme l'expression, voire la manifestation de la pensée des esprits omniprésents dans ces espaces liminaires²⁵. Davis observe attentivement le déroulement de cette pratique rituelle, peut-être une cérémonie qu'il compare (probablement à tort) à un sacrifice. Ces “magiciens boréaux” s'y livrent jusqu'à inviter le capitaine ainsi que des marins à y participer. Epreuve par excellence, entrer dans la fumée, en tant que franchissement symbolique d'une frontière, constitue possiblement un rituel de purification. Il pourrait s'agir, également, d'un rite de passage, la traversée du vaporeux indéfini se chargeant d'une portée socio-symbolique. S'agirait-il d'un geste d'audace permettant l'entrée en résonance (ou en communication) avec les esprits et les autres entités supranaturelles? Le brouillard est associé chez les Inuits traditionnels à une opération de transformation magique qui comporte un changement d'échelle, du micro au macro, comme en témoignent les mythes eskimos. À l'instar de la brume, la fumée se configure comme un espace liminal d'épiphanie qui ouvre au surnaturel: elle est censée envelopper et protéger les esprits qui se dérobent au regard des humains, exception faite des chamanes. L'*angakkeoq*, ce “maître de la fumée” aux pouvoirs mystérieux, veut-il plonger dans un état de minorité ces étranges étrangers dont il se questionne sur la nature? Veut-il les effrayer ou *a contrario* les intégrer dans le groupe? S'agirait-il d'un rite de passage au sens de Van Genepp ou plutôt d'une cérémonie rituelle d'estampille religieuse?²⁶

car, quoiqu'ils ne se fassent point une peine de manger les viandes crues, ils les font néanmoins cuire à demi, quand ils en ont la commodité, dans des pots et des chaudières d'argile ou de grès, ou bien ils les font sécher au soleil pour les réduire en farine et en faire une espèce de bouillie» (Lafitau, 1983 [1724], tome I, pp. 53-54).

²⁵ On renvoie à Malaurie: «Avant la chasse à la baleine, on “le” voyait parler aux *tornghat*, notamment celui du feu... c'est le chaman qui interprétait leur pensée, en appréciant la couleur, les craquements, les mouvements de la flamme. Avec un petit plateau de bois de cérémonie (*ingaq*), le chaman, de temps à autre, s'approchait du feu et y jetait les nourritures sacrées pour saluer les esprits domestiques» (Malaurie, 1999, p. 53).

²⁶ Une cérémonie rituelle d'estampille religieuse comporte un ensemble de pratiques et de gestes symboliques codifiés qui ont vocation à relier le groupe pour le mettre en communication avec le surnaturel. Rien ne laisse cependant affirmer qu'en l'espèce il ne s'agisse pas d'un rite propédeutique au contact, voire d'un rite de purification (purification de l'espace socio-symbolique mais aussi spatial de l'échange social). Dans ce

Face au refus des indigènes, craintifs de se soumettre à une telle expérience, Davis oppose la démystification de la croyance par l'expérience. Aussi s'attache-t-il à démontrer empiriquement l'inanité de celle qu'il juge une "sorcellerie". Dans une forme d'empirisme forcé, il attrape – avec une certaine agressivité – un natif, le pousse dans la fumée et, au même temps, ordonne à un matelot de prendre un tison et de le jeter à la mer. Le capitaine s'attelle à fournir illico à ces gens naïfs la preuve empirique que la fumée n'appartient pas au registre du surnaturel, mais relève du phénomène physique de la combustion. Cette démonstration se charge d'une valence pédagogique. Et ce, car Davis est convaincu de la perfectibilité de ces "simples d'esprit": une fois convertis et colonisés, ils se seraient assimilés. Au service du dessein chrétien de la promotion humaine, la métamorphose des Esquimaux en hommes policés à l'image du Créateur conforte aussi la thèse de l'unité adamique du genre humain menacée par les courants polygénistes.

De l'entente à la mésentente...

Aimantés par les artefacts ferrugineux allochtones, ces peuples des marges, sans ruse ni vice, en général affables, se muent à fur et à mesure en insignes fripons enclins au vol. Ils dévoilent leur "nature vilaine" s'appropriant les objets utilitaires en fer (couteaux, aiguilles, épingles...). Et ce, car ils convoitent ce métal, à la précieuse rareté et à l'indéniable utilité pour fabriquer des ustensiles (*ulu* – couteau –, raclours, aiguilles...) et des armes (pointes de flèches en métal au lieu de celles en os ou en pierre employés traditionnellement).

Progressivement, les relations interethniques se détériorent jusqu'à devenir conflictuelles. *Causa belli*: le vol d'ustensiles métalliques que les natifs considèrent comme une forme légitime d'appropriation utilitaire de biens devenus nécessaires au bien-être de la communauté. Au nom d'un pragmatisme sans concessions, les phénomènes d'acquisition sont toujours sélectifs. Ainsi, les indigènes récusent toute marchandise ne présentant aucune utilité établie (sociale, symbolique ou économique) ou ne pouvant pas être recyclée et transformée (Bogliolo Bruna, 1999; Bogliolo Bruna, 2001). Ces gens que l'on croyait naïfs manifestent leur fourberie et leur "traîtrise" dans la pratique compulsive du vol; ils élaborent des stratégies autant astucieuses qu'efficaces pour s'approprier impunément les biens des étrangers:

«Ces gens sont très simples dans toutes leurs manifestations, mais sont des voleurs invétérés, [friands] tout particulièrement de fer qu'ils portent en grande estime. Ils

cas, le geste de Davis aurait pu être au mieux inutile (la purification concerne d'abord l'étranger) et au pire mécompris (rejet d'un rite). L'on peut avancer aussi une autre clé de lecture: la finalité de cette cérémonie rituelle aurait pu être celle d'impressionner, voire de tester la réactivité de l'interlocuteur.

profitèrent de notre bienveillance pour faire preuve de leur nature vilaine (vile nature): ils commencèrent à couper nos câbles, les amarres de notre bateau *Moonlights*, ainsi que nos vêtements quand ils gisaient à sécher, même si nous y prenions bien garde. Ils volèrent nos avirons, une arquebuse, un javelot, une épée et autres diverses choses» (Davis, 1880, p. 19).

L'équipage et les officiers s'offusquent et exigent du capitaine d'interrompre toute fréquentation avec ces "mécéants voleurs": «Après quoi nous tirâmes à leur rencontre une décharge d'arquebuse et tout de suite après un coup de canon, dont le bruit étrange les a tellement effrayés qu'ils se sont barrés à toute vitesse» (Ivi, p. 20).

Afin de les épouvanter, Davis se voit contraint, malgré lui, de recourir au langage intimidateur des armes: le bruit du canon effraye ces «fripons invétérés» qui se dispersent en toute hâte. C'est par des glissements successifs que l'image des Esquimaux se teint d'une ambivalente ambiguïté, demeurant pour autant réfractaire à toute stéréotypisation. Entre escarmouches et réconciliations, les opérations de troc se poursuivent. Certes, le capitaine condamne «ces voleurs mécréants» employant une association notionnelle teintée de religieux qui rime avec imputation de causalité (ils sont voleurs car ils sont païens):

«Toutefois leur naïveté est telle que, au bout de 10 heures, ils sont revenus vers nous prétextant la paix, laquelle étant promise, nous revînmes en grande amitié. Ils nous apportèrent des peaux de phoque et du saumon, mais voyant le fer, ils ne parvinrent pas à s'empêcher de le voler. Quand je m'en suis aperçu, j'ai éclaté de rire constatant leur simplicité d'esprit et j'ai ordonné qu'en aucun cas on les traite avec dureté mais qu'au contraire chaque membre de l'équipage prenne garde à ses affaires en supposant qu'il était vraiment très difficile dans un délai de temps si court de leur faire reconnaître leurs torts» (Ibidem).

Ce peuple "enfant" montre une stupéfiante appétence pour le fer: métal vil pour les Blancs, mais rare (et donc précieux) pour les Esquimaux jusqu'à les pousser au vol compulsif. Le capitaine se montre indulgent à l'encontre de ces hommes "simples d'esprit" (et, selon lui, peu avisés économiquement – si l'on considère l'adulation de l'Europe mercantiliste pour les métaux nobles...), et interdit à l'équipage de traiter avec violence ces "voleurs de fer" car ils pêchent, à ses yeux, par manque d'éducation et non par vice. Il serait parfaitement anachronique de reprocher, à notre tour, à Davis d'ignorer la théorie de l'utilité marginale et l'impact de la rareté d'un bien dans la formation de sa valeur et, moins encore, de méconnaître le principe de valorisation différenciée de biens imparfaitement substituables (os/ivoire/andouiller *vs* fer). Le fer engendrant, pour les Esquimaux de considérables gains de productivité par rapport aux matériaux traditionnels. Aussi, en contexte d'asymétrie d'information et de mécompréhension de la conjoncture socio-économique, Davis conclut, à tort, à un vice (risible) de "ferrophilie" des Esquimaux, susceptible d'être pallié, voire effacé si les Anglais avaient le temps (ou bien se donnaient la peine) de les

éduquer. L'œil découvre alors ce monde à l'envers. Ces “mangeurs de viande crue”, relate l'explorateur sans émettre de jugements de valeur, boivent goulument l'eau salée et savourent avec délectation la graisse et la glace. À l'instar de Martin Frobisher, Davis saisit d'emblée la relation osmotique que ces “hommes-poissons” entretiennent avec le milieu marin²⁷ et exalte l'ingéniosité et l'adresse dont les Esquimaux font preuve dans l'idéation et la fabrication de leurs armes destinées à la chasse et à la pêche. Et ce, en dépit (ou en considération) des maigres ressources que leur offre un environnement extrême:

«Ils mangent cru toute leur viande et se nourrissent majoritairement de poisson. Ils boivent l'eau salée et se délectent de graisse et de glace. Ils sont tout le temps dans l'eau et partagent la nature même des poissons, mais quand soudain ils sont pris par un coup de sommeil, ils gisent sur une roche chaude pour dormir après avoir laissé le bateau sur la plage. Ils sont tous armés de javelots, mais certains ont aussi des arcs, des flèches et des frondes. Pour attraper les poissons ils font leurs filets avec les fanons des baleines. Ils fabriquent tous leurs ustensiles avec des procédés bien maîtrisés» (Ibidem).

Dans la dialectique entre l'humain et le bestial, le civilisé et le sauvage, les mœurs alimentaires fonctionnent a contrario, sous la plume de Dionyse Settle, à la suite du capitaine Frobisher, comme véritables marqueurs identitaires et critères d'infériorisation socio-ethnique. Au travers la métaphore du «cru et du cuit», la nourriture se fait, sous sa plume, stigmaté:

«Ils mangent leurs viandes tant chair que poisson toutes crues, & quelques fois bouillie(s) avec le sang, & un peu d'eau, qui leur sert par apres de breuvage. Par faute d'eau ils usent de la glace qui est aussi dure qu'une pierre, & la trouvent d'aussi bon goust que si cestoit sucre candi. En default d'autres viandes, ils arrachent à belles mains l'herbe telle que le pays produit, & la mangent, non pas délicatement, accoustrée en manières de sallade, pour leur aiguiser l'appetit, mais sans huyle, sans sel & vinaigre, & sans la laver, & la devorent comme bestes brutes, pour en estre rasassiez. Ils n'usent point de tables, de scabeaux, ni de nappes. En lieu de serviette ils se fervent de leur langue, pour torcher leurs doigts» (Settle, 1578, pp. 61-62).

Par une extrapolation bien hâtive, mais révélatrice des fantasmes qui orientent la perception de l'Autre, Settle soupçonne ces “naturels” de s'adonner à la pratique exécrationnelle et immonde de l'anthropophagie. Cette hypothèse serait confortée, écrit-il, par la consommation de la chair putride des charognes:

²⁷ Dans le manuscrit hollandais *Visboec (Le livre des Poissons)* rédigé en 1577-1578, le naturaliste et érudit Adriaen Coenenzen avait rangé et classé les Esquimaux parmi les “espèces marines” les plus admirables et les monstres les plus curieux. On renvoie à Wenger (1974) et à Bogliolo Bruna (2011, pp. 167-188).

«Je pense qu'ils sont Antropophages, c'est à dire mangeurs de chair humaine, car ils mangent la chair & le poisson qu'ils trouvent mort, encores qu'il pue comme charongne, chose qui creve le cœur à ceux qui l'ont vu, par expérience, & qui en aient seulement parler» (Ivi, pp. 69-70).

D'après le Lévitique 22 :8, les interdits vétérotestamentaires prohibent la consommation du sang et de la chair des charognes considérés des aliments "impurs". Ainsi, Settle, horrifié, interprète, s'appuyant sur une sorte de syllogisme, les pratiques alimentaires des indigènes à la lumière des interdits religieux issus de la tradition judéo-chrétienne²⁸.

Au contraire, faisant preuve d'une grande curiosité intellectuelle et d'une empathie certaine, Davis ne cède pas aux raccourcis cognitifs ou aux biais de confirmation (destinés à conforter, par toute preuve, les préjugés de son temps). Il refuse de représenter, à l'instar de Settle, les natifs comme des "humains animalisés". Le capitaine dessine et parfait, au fur et à mesure, une image de signe positif de ces peuplades des marges avec lesquelles il entre en contact. Loin d'être des "sauvages" qui s'expriment par des cris inarticulés comme les bêtes, ces gens primitifs possèdent un langage, dont le capitaine procède à collecter une quarantaine de vocables et d'expressions, dont il opère la transcription phonétique et s'essaie à la traduction en langue anglaise²⁹: «ils prononcent [les mots] de leur langue [d'une voix] très caverneuse et gutturale: nous avons appris d'eux les vocables [de la liste] qui suit» (Ivi, p. 20).

Ce petit dictionnaire revêt un grand intérêt sociolinguistique et anthropologique car plusieurs des mots qui y sont répertoriés présentent de fortes ressemblances avec les vocables employés encore au XIX^e siècle, comme l'indique Rink, auquel l'officier Albert Hastings Markham avait confié la mission de procéder à l'étude au travers d'une méthode comparative. Ainsi avait-il noté une proximité entre le vocable *sanygmeg* mentionné par Davis et le *savingmik* employé par les Esquimaux au XIX^e siècle pour désigner le couteau; entre *paatoyck* et *pautik* indiquant la rame; entre *maatuke* (que Davis traduit erronément par *fish*, *poisson*) et *matak* pour nommer la peau de baleine ainsi qu'entre *ataneg* et *atanik* pour indiquer le phoque.

Là où la liste établie par Hall à la suite du capitaine Frobisher dénombre pour l'essentiel des mots se référant aux parties du corps (13 sur 17), celle de Davis atteste d'un degré certain de familiarité avec les autochtones rencontrés sur la côte du Groenland. Elle laisse transparaître la volonté d'établir une communication interethnique qui dépasserait la seule instrumentalité marchande. Ce dont témoigne l'attention portée aux termes et verbes d'action, qui reflètent

²⁸ Par ailleurs, la condamnation de ces pratiques alimentaires s'adresse non seulement à la consommation d'une nourriture interdite, mais aussi à la manière de la consommer.

²⁹ À la suite de sa rencontre avec les Esquimaux du sud-est de l'île de Baffin (1576), le pilote Christophe Hall, à la suite de Frobisher, avait rédigé une liste de 17 mots de l'idiome eskimo.

une expérience d'interaction et sous-tendent une orientation communicationnelle. À titre d'exemple, *kesinyob*: "manger quelque chose"; *aginyob*: "aller chercher"; *quoyasab*: "donne-le-moi"; *canyglow*: "embrasse-moi". Et ce, car le navigateur-explorateur anglais ne réduit pas cette "race exotique" à une sub-humanité proche des brutes, à des "sauvages" comme le prétend le marchand Michael Lok³⁰.

D'avantage préoccupés par les visées et les retombées de leurs explorations, nombre de voyageurs de la fin du XVI^e partis en quête du Passage de Nord-Ouest avait montré un faible intérêt pour les autochtones qu'ils avaient croisés au cours de leurs expéditions. Il s'en était suivi des annotations sommaires, des descriptions rapides et pétries de préjugés au service d'un ethnocentrisme primaire. À l'instar de Harriot, mais à l'envers de Frobisher, Davis n'emploie jamais le vocable dépréciatif "Sauvages" pour nommer ces peuplades des marges³¹ récusant d'assimiler ces gens d'emblée si accueillants et aimables à l'archétype de l'homme sauvage sans foi ni loi qui erre, telles des furies démoniaques, dans cet empire du froid.

Brutes, voleurs, mécréants et... cannibales

En humaniste, Davis fait montre, à maintes reprises, d'ouverture d'esprit, d'une "pitié chrétienne", voire naturelle, envers ces indigènes qui, bien que primitifs, appartiennent au consortium humain car ils coparticipent du dessein divin. Progéniture d'Adam, ils demeurent perfectibles, pour peu que l'on se donne la mission et le temps de les éduquer... Les matelots s'indignent de la bienveillance que le navigateur manifeste à l'égard de ces "méchants voleurs" qu'ils méprisent:

«Le 9 du mois [de juillet], nous retournâmes à nos bateaux et nous trouvâmes les indigènes désireux à leur façon de renouer le contact et de troquer. Les marins se plaignaient beaucoup de ces gens en disant que ma façon gentille et amicale de les traiter leur donnait envie de vomir et la migraine. [Ils affirmaient]: "[les natifs] nous ont volé une ancre, coupé nos câbles de façon très dangereuse, [ainsi que] les amarres de nos bateaux et, que, depuis votre départ, ils ont lancé envers nous avec leurs frondes des pierres du poids d'une demi-livre. Comment pouvez-vous continuer à supporter ces tracasseries? C'est une honte de le tolérer". J'ai désiré leur faire plaisir et je les ai rassurés en disant que je n'avais aucun doute que tout irait pour le mieux» (Ivi, pp. 22-23).

³⁰ Le marchand Michael Lok était le principal soutien financier du capitaine Frobisher.

³¹ Le vocable "Savage (Sauvage)" n'est jamais employé pour désigner les Esquimaux dans le récit du premier voyage par John Janes, ni dans le deuxième par le capitaine Davis lui-même. En revanche, dans le journal de la troisième expédition rédigé par Janes, le terme "Savage" apparaît quatre fois, notamment p. 41, p. 42 (deux fois) et p. 43 de l'édition à laquelle nous avons fait référence.

En dépit des craintes et des plaintes de l'équipage, Davis invite les Esquimaux à bord de son bateau amiral. L'acte de monter à bord équivaut pour les indigènes hantés, à juste titre, par la peur d'être enlevés, au franchissement d'une frontière à la fois physique et psychologique. Attirés par la panoplie d'objets, notamment en métal, que renferme le bateau, ils osent s'aventurer dans cet espace inconnu et mystérieux qui regorge de mille richesses... mais recèle aussi mille dangers. Davis leur signifie ses intentions amicales par la pratique rituelle du don. Toutefois, au coucher du soleil, se produit un étrange accident qui l'oblige, malgré lui, à changer d'attitude. Les indigènes s'éloignent, rapides, sur leurs embarcations jetant, avec leurs frondes, un nuage de pierres contre le *Moonlight*.

«Le 10 du mois [de juillet], je me suis dirigé vers le rivage et les indigènes me suivaient dans leurs canoés. Je les ai invités à me rejoindre sur la plage et les ai traités avec beaucoup de courtoisie. Du coup ils ont débarqué en suivant moi et mes compagnons. Je leur ai offert des bracelets, et j'en ai convié 7 ou 8 [d'entre eux] à monter à bord: ce qu'ils ont fait avec beaucoup d'entrain. [...] Je me suis conduit envers ces gens avec beaucoup d'égard, puis je les ai laissés partir. Le soleil n'était pas encore couché, quand ils ont donné libre cours à leur nature diabolique [devilish]; avec leurs frondes ils se sont mis à jeter des pierres avec violence contre le *Moonlight* et ont touché l'un de mes hommes, le maître d'équipage, qui, à son tour a riposté. Du coup, choqué [par leurs agissements], j'ai changé d'attitude et me suis mis en colère... j'ai répliqué avec une salve et les chaloupes les ont poursuivis et tiré sur eux plusieurs décharges avec peu de succès car ils rament avec une vitesse extraordinaire: ainsi, nous sommes revenus bredouilles» (Ivi, p. 23).

Davis est choqué par cette attaque impromptue. Un matelot est touché. Le masque tombe... La nature de ces indigènes serait-elle diabolique? Le choix du qualificatif n'est pas anodin car il s'inscrit dans un cadre axiologique de matrice religieuse. L'Autre se doit d'être une créature foncièrement maléfique. Tel Satan, il se joue des apparences et des faux semblants. Pourquoi ces gens jadis aimables trahissent-ils la confiance de Davis? Craignent-ils de tomber dans une embuscade et d'être faits prisonniers? Gardent-ils mémoire d'avatars du passé (raptés et attaques meurtriers) dont ils auraient été victimes? Réagissent-ils à un geste malencontreux de l'équipage passé sous silence, voire ignoré, par le capitaine? Déconcerté par leur agressivité inusuelle, le navigateur anglais se voit obligé, sous la pression de l'équipage, à recourir aux armes.

Forts de leur supériorité technologique, les marins poursuivent les Esquimaux, ripostent par une salve de tirs, mais essuient un échec cuisant: ces "hommes à kayak", faisant corps avec leur embarcation, pagayent à une vitesse si prodigieuse qu'ils semblent s'envoler et leur échappent. Maîtres absolus d'un Océan parsemé de glace, ils affirment leur indiscutable supériorité nautique. Aspirant à une restitution véridique des faits, le "je qui écrit" refuse toute posture héroïsante. Aussi procède-t-il à une description factuelle ponctuée par des notations psychologiques sur l'état d'âme du narrateur consterné par la rupture d'une relation fiduciaire qu'il

croyait stable. Dans un ballet d'escarmouches et de trêves, les relations interethniques sont désormais entachées par une méfiance mutuelle:

«Le 11 du mois [de juillet], cinq d'entre eux sont venus pour proposer une nouvelle trêve: le maître d'équipage du bateau amiral est venu m'annoncer leur arrivée: il était désireux de les attraper et de les garder prisonniers jusqu'à ce que nous puissions récupérer notre ancre: mais quand il s'aperçut que le chef du groupe, instigateur des troubles, était parmi les 5, il s'est résolu à mettre en exécution son dessein de le capturer: l'indigène s'approcha en criant *Yliant*³² et en frappant sa poitrine. Il a montré une paire de gants pour les troquer; en retour le maître d'équipage lui a offert en échange un couteau pour le groupe: ainsi, deux d'entre eux se sont approchés de nous, l'un d'eux ne fut pas attrapé mais l'autre a été immédiatement réduit en captivité: alors nous avons fait comprendre par signes à lui et à ses camarades que nous lui aurions rendu la liberté une fois récupérée l'ancre dont ils s'étaient appropriés. Une heure après qu'il était monté à bord, le vent est devenu favorable, du coup nous avons fait voile vers le large en emmenant ce gars avec nous» (Ivi, pp. 23-24).

Le récit de l'enlèvement de l'indigène réduit à monnaie d'échange dans le but de récupérer l'ancre volée par les natifs le 9 juillet laisse transparaître, entre les lignes, les divergences d'attitude comportementale qui opposent Davis – peu enclin à faire recours aux armes et foncièrement bienveillant – aux matelots aveuglés par la colère, qui finissent par obtenir gain de cause. D'où l'adoption dans le récit de la forme impersonnelle (en anglais) afin d'avouer, entre les lignes, une décision plutôt subie que choisie, peut-être par crainte d'une mutinerie.

L'Autre n'est pas un objet de curiosité livré au regard voyeuriste du "civilisé", mais une créature humaine dont Davis ne connaît pas (et comment le pourrait-il dans un laps de temps si bref?) les codes culturels. Ainsi relate-t-il, dévoilant ses questionnements et son ressenti, le dialogue entre le captif et son compagnon qui, désespéré, le suit en kayak extériorisant sa souffrance par des gémissements. La sémio-gestuelle des indigènes et la prononciation plaintive des mots induisent les Anglais à interpréter cette scène d'une touchante théâtralité comme annonciatrice d'une issue funeste:

«Un de ses camarades qui encore suivait notre bateau de près parlait avec lui en faisant une sorte de lamentation tandis que nous le traitions bien avec *Yliant*, expression commune de politesse. A la longue, le gars qui était à bord prononça 4 ou 5 mots à l'adresse de l'autre et prit le visage dans ses mains. Après quoi l'autre en fit de même et s'en alla, nous supposons, plein de chagrin. Nous pensâmes que le fait de couvrir son visage avec ses mains et de courber son corps en avant, signifiait sa mort [imminente]. Avec le temps il est devenu un compagnon plaisant parmi nous. Je lui ai offert un nouveau vêtement à l'anglaise pour se protéger du

³² Il s'agit vraisemblablement d'une autre orthographe de l'expression *Yliante* qui signifie littéralement "Je ne porte pas d'armes" et par extenso "J'ai des intentions pacifiques".

froid car je me suis aperçu qu'il avait du mal à supporter le froid, geste dont il s'est montré très heureux [...] Il se nourrissait aussi bien avec du capelan séché que du poisson séché de Terre-Neuve [morue séchée et salée]» (Ivi, p. 24).

Au fil du temps, le captif fait preuve d'une remarquable capacité d'adaptation qui s'apparente à une forme de résilience. Note Davis: «il entretenait bien ses javelots et tout son matériel de pêche; il aurait souhaité fabriquer un tambour et, à l'occasion, donner un coup de main à l'équipage pour tirer les cordes» (Ibidem). Le prisonnier manifeste (ou singe-t-il?) une grande joie pour avoir reçu des mains de Davis des habits à l'anglaise qui l'auraient mieux protégé du froid [sic]. Cet épisode apparaît surprenant et quelque peu saugrenu si l'on considère l'accoutumance des natifs aux rigueurs du climat arctique: serait-il déjà tombé malade (ou serait-il épuisé de désespoir)? Ou par le passé aurait-il troqué nombre de ses vêtements? Lors de la navigation, Davis découvre des contrées nouvelles peuplées par d'autres groupes d'Esquimaux qui se montrent aussi très accueillants: «Le 1 août, par grâce de Dieu, nous découvrîmes une terre à la latitude de 66 °33' et 70° du méridien de Londres, sans rencontrer aucun obstacle ni neige ni glace» (Ivi, p. 26)³³.

Parmi les singularités qui caractérisent ces régions au climat “très chaud”, Davis relate la présence de mouches fort fastidieuses appelées *Musketa* qui gênent les marins. Qui plus est, leur pique est très douloureuse. Déjà Frobisher avait fait mention de la présence de moustiques très agressifs. L'information est considérée digne de crédit à tel point qu'un siècle plus tard Isaac de La Peyrère la reporte dans sa *Relation du Groenland* en relatant le voyage de Frobisher: «Ils ont des cousins en grand nombre, qui piquent âprement, et leur piqûre fait des élevures difformes sur le visage» (Queyroux, 2014, p. 69). Attirés par les objets métalliques allogènes (aiguilles, couteaux, grattoirs en fer) qui permettent de faciliter et accélérer leurs différentes tâches (raclage des peaux et couture), les Esquimaux guettent le passage des voiliers et signifient, au travers le langage muet des objets, leur disponibilité à troquer.

Le récit détaille la phénoménologie de la rencontre entre l'équipage et ces peuplades nomades qui, à la vue des bateaux anglais, s'adonnent avec intelligence stratégique à une mise en scène bien réglée. Ainsi, ils manifestent leurs intentions amicales par la pratique du don; profitant du courant favorable, ils envoient à proximité des bateaux un phoque qu'ils viennent d'attraper. Prolégomènes aux futures opérations de troc... Cette attitude laisse supposer que les “naturels du pays” avaient déjà eu des contacts avec les Européens:

«Les indigènes dès qu'ils nous ont vu arriver ont attrapé un phoque et avec les nageoires liées étroitement à son corps, ils l'ont envoyé vers nous en profitant du courant de façon qu'il est arrivé juste en proximité de nos bateaux. Ce que nous avons considéré comme un cadeau amical de leur part» (Davis, 1880, p. 26).

³³ Cette terre peut être localisée vraisemblablement aux alentours de Old Sukkertoppen, aujourd'hui Sisimiut.

Davis descend à terre accompagné par des membres de son équipage qui grimpent au sommet d'une colline: William Eston aperçoit alors 3 canots qui gisent sous un rocher et contiennent des peaux, des javelots ainsi que des "objets de superstition". Loin de s'approprier ces biens, les matelots déposent, sur chaque bateau, un morceau de soie, un boulet de plomb et une épingle; et ce, en guise de don, pour signifier leurs intentions pacifiques:

«Le 5 août je suis monté avec les deux maîtres d'équipage et quelques autres au sommet d'une colline: en route William Eston aperçut trois canoës abrités sous un rocher et s'approcha d'eux: dedans il y avait des peaux, des javelots avec divers objets de superstition [superstitious toys]: nous ne touchâmes à rien mais nous avons laissé sur chaque bateau un bout de soie, une balle de plomb et un poinçon. Le jour suivant qui était le 6 août des natifs sont venus vers nous sans crainte et ont troqué des peaux comme les autres congénères l'avaient fait [auparavant]: ils ne sont pas différents des autres, ni en ce qui concerne leurs canots, ni pour leur tenue vestimentaire. Toutefois, leur prononciation est plus douce que celle des autres et moins gutturale» (Ibidem).

Le capitaine remarque que ces indigènes ne présentent pas de différences appréciables par rapport aux groupes rencontrés précédemment quant à leurs pratiques vestimentaires et à leurs embarcations, exception faite de la prononciation des mots. Cette remarque témoigne de la qualité et de l'acuité d'observation dont le capitaine fait preuve. Les données empiriques qu'il enregistre ponctuellement sont interprétées recourant toujours au registre de la comparaison par similitude ou dissemblance.

Pendant dix jours (du 20 août au 6 septembre), Davis longe l'île de Baffin et le Labrador se dirigeant vers le sud: il descend jusqu'au Hamilton Inlet et rencontre un groupe d'Esquimaux qui accueillent de pied ferme les Anglais par un essaim de flèches. Le récit relate, factuel, la dynamique de cette malencontre: les natifs hostiles épient les nouveaux venus, se cachent dans les bois et les attaquent par surprise. Contrevenant à son inclination naturelle, l'explorateur-navigateur se voit contraint de riposter par une double décharge de mousquet. Le bruit³⁴ épouvante les indigènes qui s'enfuient rapidement:

«Le 6 septembre par un agréable vent de nord nord-ouest après avoir coupé les amarres, nous nous apprêtâmes à partir et nous avons envoyé cinq de nos matelots, des jeunes hommes sur la plage de l'ilot pour capturer certains poissons que nous souhaitions saler pour les conserver et pour ce faire les laisser toute la nuit sur l'île: les abrutis qui habitent ce pays [brutish people] et qui se tenaient aux aguets dans les bois ont assailli nos hommes à l'improviste: quand nous nous en aperçûmes, nous avons levé l'ancre et nous avons foncé vers la plage et de concert nous avons tiré une double charge de mousquet contre eux. Entendant le bruit,

³⁴ Le bruit des canons et/ou des mousquets terrasse les Esquimaux comme l'attestent dans leurs récits maints voyageurs.

ils se sont enfuis; néanmoins, à notre grand grief, deux de nos hommes ont été tués par leurs flèches et deux ont été grièvement blessés, pour la santé desquels nous sommes à présent très inquiets. Un seul s'était échappé à la nage avec une flèche fichue dans son bras. Ces perfides mécréants [wicked miscreants] n'ont jamais engagé de pourparlers ni des dialogues, mais à présent ils ont donné libre cours à leur furie meurtrière [litt. maudite, cursed fury]. Le même après-midi il a bien voulu plaire à Dieu d'augmenter nos peines avec un orage puissant et tempétueux le vent soufflant depuis nord nord-est; ces conditions extrêmes ont perduré jusqu'au 10 du mois. Nous avons perdu la maîtrise de notre bateau et nous nous avions l'intention de couper nos mats, le câble de notre ancre étant cassé. Ainsi, nous n'attendions que d'être charriés sur la plage entre ces Cannibales pour en devenir la proie. [among these Canibals for they pray...] Le 11 septembre avec un vent favorable de ouest nord-ouest, nous sommes partis confiant dans la grâce de Dieu et nous avons mis le cap sur l'Angleterre où nous sommes arrivés sur la côte occidentale début octobre» (Ivi, pp. 30-31).

Le rythme de la narration s'accélère pour relater l'embuscade que ces "abrutis" auraient tendu aux matelots ignares du danger et confiants, d'autant plus que quelques jours auparavant ils avaient été très bien accueillis par un autre groupe d'Esquimaux. Les pacifiques marins ont-ils été victimes d'une attaque par surprise lancée, sans raison, par des gens fourbes, avides et sanguinaires? Ou les indigènes – craintifs – ont-ils attaqué pour se défendre par anticipation³⁵? Comment expliquer que le récit de Davis (mais aussi les relations de Janes) ne mentionne pas les femmes esquimaudes et leur progéniture? Se cacheraient-elles craignant d'être violées, ou enlevées? La mémoire des malencontreux expliquerait-elle la mise en retrait des femmes? Le contact ne s'établit désormais que par armes interposées. Quoi qu'il en soit, le dispositif narratif conjugue la chronique des faits au ressenti de l'observateur horrifié par l'agressivité insoupçonnée de ces

³⁵ Depuis la fin du XV^e siècle, morutiers et baleiniers venus du Vieux Continent longent les rivages inhospitaliers du Labrador et de la *Terra do bacalbau* (Terranova). Dans l'*Atlas* (1436) du marin vénitien et cartographe Andrea Bianco figure l'île *Stockfixa* (le toponomastique dérive du vocable anglais *stockfish* (morue). L'on pourrait identifier cette île avec Terre-neuve, dont le toponyme renvoie aux eaux prodigieusement poissonneuses regorgeant d'innombrables morues, véritable "manne céleste" (cette nourriture providentielle, saine et bon marché, est très recherchée en temps de Carême et de jeûne) et riche en mammifères marins. Entre ces pêcheurs illettrés, frustrés et démunis, que n'effarouchent ni les tempêtes ni la rupture avec les rivages familiers et les populations autochtones (Indiens, Esquimaux et Beothusk) se tissent des relations de bon voisinage dans un climat de confiance partagée dont témoigne, entre autres, le métissage biologique qui, plus tard allait alimenter la cacophonie sur l'origine des Esquimaux, descendants de la culture de Thulé. À partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle aux relations pacifiques à vocation commerciale entre les pêcheurs morutiers européens et les Esquimaux du Labrador se substituent des représailles et des raids d'une violence inouïe. La détérioration irréversible des rapports interethniques se traduit par la diabolisation progressive du "Sauvage du Nord", voleur et sanguinaire, qui plus est soupçonné d'être anthropophage.

“perfides mécréants”, qui se révèlent de redoutables archers. D’où tout un florilège de qualificatifs et périphrases qui servent à nommer, en les connotant par la négative, ces peuples des marges qui, tels les fauves ou Caïn condamné par Dieu à une errance éternelle, vaguent – menaçants – dans ces déserts de glace.

Médiées par la grille de valeurs judéo-chrétiennes, les comparaisons hâtives et stigmatisantes - explicitées ou sous-entendues - dessinent alors une image inquiétante de ces imprévisibles indigènes. Davis emprunte au registre religieux pour porter à l’encontre des natifs un jugement de valeur dépréciatif (“perfides mécréants”) qui ne vaut pas, cependant, essentialisation (“Sauvages”). S’ils sont perfides, c’est qu’ils sont mécréants car ils sont païens. Le syllogisme se tient. Soudainement, un tourbillon vertigineux surgit, faillant arracher le bateau de son ancrage et le propulser sur les rochers de la côte. Le capitaine se trouve confronté – en même temps – à la furie des éléments déchainés et à l’agressivité meurtrière des natifs. La fin semble approcher. En fidèle croyant, Davis implore la protection divine. L’écriture de l’expérience jadis oculaire et factuelle devient émotionnelle et projective. Sous le signe de Thanatos, elle entremêle le présent effroyable avec un futurible tragique. Le climax ascendant dramatise la narration. Le par-delà se mue en espace sépulcral. Ressurgit alors le fantasme du vorace “Cannibale” qui, assoiffé de sang, guette sa proie depuis le rivage et s’apprête à savourer goulument, tel un Tupinamba boréal, la chair des misérables naufragés³⁶. Antimodèle face aux valeurs et aux normes de la civilisation judéo-chrétienne, ce peuple des marges s’adonnerait-il, comme le soupçonnait Settle, à la pratique exécrationnelle et immonde de l’anthropophagie?

On dit la peur par des stéréotypes. Néanmoins, aussi violente soit-elle, la réaction émotive, dictée par l’angoisse, ne laisse pas de traces durables. Elle demeure contextuelle (autrement dit, réactionnelle et situationnelle) et sera remplacée, aussitôt le calme revenu, par un retour à l’experientia... Le goût de l’observation et l’esprit d’ouverture de Davis referont vite surface lors du troisième voyage, comme en témoigne le récit qui nous en a été légué par John Janes.

Au travers du télescopage des récits rédigés par Janes (premier et troisième voyages) et Davis (deuxième voyage), se dessine une image quelque peu ambivalente – mais réaliste – des Esquimaux, affranchie de toute rhétorique. L’écriture autoptique des chroniqueurs s’évertue à restituer fidèlement, tant que faire se peut, à la fois le perçu et le vécu, récusant d’enjoliver les gestes des Anglais: la représentation des “naturels du pays” aimables et accueillants, quelque peu naïfs mais merveilleusement ingénieux ne cesse d’évoluer selon le contexte, acquérant parfois des traits antinomiques.

Davis échoue dans la recherche du passage boréal vers l’Asie, mais rapporte dans son journal une kyrielle d’observations d’un grand intérêt sur la géographie des lieux sillonnés et des notes à caractère ethnographique sur les Esquimaux, cet accident imprévu sur la route du fabuleux Cathay. En humaniste éclairé, il demeure curieux de l’Autre et s’efforce d’en saisir les spécificités

³⁶ On renvoie à Thevet (1558).

culturelles empruntant une approche descriptive que l'on pourrait définir de proto-ethnographique. Ainsi porte-t-il un regard bienveillant, imprégné d'une sympathie naturelle, à l'encontre de ces gens affables et serviables, "simples d'esprit" mais aussi fins stratèges. Dotés d'un sentiment religieux qu'ils manifestent par des rituels chamaniques, les indigènes lui paraissent perfectibles, l'actualisation de leur potentiel demeurant tributaire de leur éducation et de leur conversion aux valeurs euro-chrétiennes. La différence n'étant pas d'essence mais d'attributs. Ainsi l'œil du voyageur curieux du monde se double-t-il du regard de l'intellectuel poreux à une Altérité à la fois proche et lointaine.

BIBLIOGRAFIA

- Pierre Bezbakh, *Histoire de l'économie – Des origines à la mondialisation*, Paris, Larousse, 2008.
- Kaj Birket-Smith, *Mœurs et coutumes des Eskimo*, Paris, Payot, 1955.
- Giulia Bogliolo Bruna, *Passer les frontières: les Inuit du Labrador (fin du XVI^e - première moitié du XVIII^e)*, in Rui Manuel Loureiro, Serge Gruzinski (ed.), *Passar as fronteiras, II Colóquio International sobre mediadores culturais, Séculos XV a XVIII*, Lagos, Centro de Estudos Gil Eanes, 1999, pp. 81-110.
- Id., *Transferts culturels et processus de métissage chez les Inuits du Labrador et du Nord groenlandais*, in «Atti del XXIII convegno internazionale di Americanistica (Perugia 4-6 maggio 2001)», Perugia, Circolo Amerindiano/ARGO, 2001, pp. 277-286.
- Id., *Des races monstrueuses aux peuples maudits, des préadamites aux Homines religiosi: l'image des Esquimaux dans la littérature de voyage (XVI^e siècle-première moitié du XVIII^e siècle)*, in «Inter-nord, Revue Internationale d'Études Arctiques», 21 (2011), pp. 167-188.
- Id., *Les objets messagers de la pensée inuit*, Paris, L'Harmattan-Institut Charles Cros, 2015.
- Numa Broc, *La géographie de la Renaissance*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1986.
- William Patterson Cumming, Raleigh Ashlin Skelton, David Beers Quinn, *La Découverte de l'Amérique du Nord*, Paris, Albin Michel, 1972.
- John Davis, *The second voyage attempted by Master John Davis with others, for the discoverie of the Northwest Passage, in Anno 1586*, in Albert Markham Hastings (ed.), *The Voyages and Works of John Davis [The Navigator]*, London, The Hakluyt Society, 1880.
- Ghislain Deleplace, *Histoire de la pensée économique*, Paris, DUNOD, 2022.
- Mary Douglas, «*Il n'y a pas de don gratuit*», in Mary Douglas, *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte, 2004, pp. 201-218.
- Hans Eggede, *Description et Histoire Naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, chez les Frères C. & A. Philibert, 1763.
- François Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 2001.
- John Janes, *The First Voyage of Master John Davis, Undertaken in June 1585, for the Discoverie of the Northwest Passage*, in Albert Markham Hastings (ed.), *The Voyages and Works of John Davis the Navigator*, London, The Hakluyt Society, 1880.
- Jean-François Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Introduction, choix des textes et notes par Edna Hindie Lemay, Paris, FM/La Découverte, 1983, I.

- Claude-Charles Le Roy Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, Paris, Editions du Rocher, 1997.
- Raymonde Litalien, Jean-François Palomino, Denis Vaugeois, *La mesure d'un continent, Atlas historique de l'Amérique du Nord 1492-1814*, Sillery-Paris, Presse de l'Université Paris-Sorbonne-Septentrion, 2007.
- Marc-Antoine Mahieu, Mickaël Popelard, "A People of Tractable Conversation": A Reappraisal of Davis's Contribution to Arctic Scholarship (1585-1587), in Frédéric Regard (ed.), *The Quest for the Northwest Passage: Knowledge, Nation and Empire, 1576-1806*, Pickering & Chatto (Routledge), 2013, pp. 71-87; <https://inalco.hal.science/hal-01384539>.
- Marianne Mahn-Lot, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 1970.
- Jean Malaurie, *Hammocks***, Paris, Plon, 1999, Coll. Terre Humaine.
- Franco Marengo, *Nuovo Mondo: documenti della storia della scoperta e dei primi insediamenti europei in America, 1492-1640. Gli inglesi, 1496-1640*, Torino, Giulio Einaudi, 1990.
- Albert Markham Hastings, *Introduction*, in Albert Markham Hastings (dir.), *The voyages and works of John Davis, the navigator*, London, Hakluyt Society, 1880.
- Clements Markham, *A life of John Davis, the navigator, 1550-1605, discoverer of Davis straits*, George Philip & Son, London, 1889.
- Robert McGhee, *Une histoire du monde arctique. Le dernier territoire imaginaire*, traduit de l'anglais par Jean Chapdelaine Gagnon, Gatineau, Fides, 2006.
- Michel Mollat du Jourdin, *L'altérité, découverte des découvertes*, in Jean Ceard, Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du Colloque voyager à la Renaissance (Tours, 1983)*, Paris, Éditions Maisonneuve et Larose, 1987.
- Fabienne Queyroux, *Le Groenland retrouvé: la relation du Groenland d'Isaac de Lapeyrière*, Toulouse, Anacharsis Editions, 2014.
- Dionyse Settle, (trad. Pithou Nicolas), La nauigation du capitaine Martin Forbisher [sic] Anglois, és regions de west & Nordwest, en l'année M.D.LXXXVII: Contenant les mocurs & façons de viure des Peuples, & habita[n]s d'icelles, avec le portraict de leurs habits & armes, & autres choses memorables & singulieres, du tout incognues par deçà, Geneva, Anthoine Chuppin, 1578; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1516457p.image>.
- André Thevet, *Les singularitez de la France Antarctique (1557), Autrement nommée Amérique & de plusieurs Terres & Isles deouvertes de nostre temps*, Paris, Chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558.
- Paul-Emile Victor, *Banquise*, Paris, Grasset, 1939.
- Béatrice Wenger, *Esquimaux en visite en Hollande au XVI^e siècle. Représentation et dessins*, in «Inter-Nord. Revue Internationale d'Études Arctiques», 13-14 (1974), pp. 217-222.
- H. Oswalt Wendell, *Eskimos and Explorers*, Lincoln & London, University of Nebraska Press, 2001.

DU VOYAGE D'EXPLORATION A LA RENCONTRE DES INUITS. UNE LECTURE ETHNO-HISTORIQUE DU JOURNAL DE BORD DU SECOND VOYAGE DE JOHN DAVIS – Au travers d'une démarche multi- et transdisciplinaire, cet article vise à illustrer l'apport original à la connaissance de l'univers géo-anthropique boréal que présente *The second voyage attempted by Master John Davis with others, for the discoverie of the Northwest Passage, in Anno 1586*, journal de bord rédigé par John Davis, hardi navigateur et savant de l'âge élisabéthaine. L'essai s'attache à étudier la phénoménologie

des premiers contacts avec les communautés esquimaudes rencontrées dans ces régions liminaires. Curieux au sens latin du terme, Davis, en brillant disciple de John Dee, privilégie un modèle scopique de la connaissance qui s'enracine dans l'expérience directe, et mobilise une approche ethnographique ante litteram dans la description ponctuelle, factuelle et observationnelle des singularités phénotypiques et comportementales des autochtones. Qui plus est, il rassemble une quarantaine de mots et d'expressions indigènes dont il opère la transcription phonétique et s'essaie d'en donner la traduction en langue anglaise. Dans la liste figurent de nombreux verbes d'action, qui témoignent d'une dynamique sociale interactive. Doués d'un sentiment religieux qu'ils manifestent par leurs rituels chamaniques, les Esquimaux sont perçus par Davis comme foncièrement perfectibles pourvu qu'ils soient éduqués et convertis aux valeurs euro-chrétiennes. L'intérêt proto-ethnographique de Davis vis-à-vis des peuplades autochtones atteste d'un regard non-entravé, souvent bienveillant, dénoué des instrumentalismes commercialistes de court-terme, qui demeure le chiffre d'une appétence à l'Autre si rare à l'époque.

Mots-clefs: John Davis; Esquimaux; Phénoménologie des contacts; Echanges; Proto-ethnographie

DAL VIAGGIO DI ESPLORAZIONE ALL'INCONTRO CON GLI INUIT. UNA LETTURA ETNO-STORICA DEL DIARIO DI BORDO DEL SECONDO VIAGGIO DI JOHN DAVIS – Il presente articolo si prefigge l'obiettivo di documentare, mediante un approccio multi- e transdisciplinare, l'originale contributo alla conoscenza dell'universo geo-antropico boreale del giornale di bordo *The second voyage attempted by Master John Davis with others, for the discoverie of the Northwest Passage, in Anno 1586* redatto di suo pugno da John Davis. Il saggio analizza la fenomenologia dei primi contatti con le comunità eschimesi incontrate in quelle aree geografiche liminari. Curioso nell'accezione latina del termine, Davis, brillante discepolo di John Dee, privilegia un modello scopico della conoscenza che si ancora nell'esperienza diretta, avvalendosi di un approccio etnografico ante litteram nella descrizione puntuale, fattuale e constatativa delle singolarità fenotipiche nonché comportamentali degli autoctoni. Davis collaziona tra l'altro una quarantina di parole ed espressioni indigene, che trascrive foneticamente proponendone una traduzione in lingua inglese. Nella lista sono presenti numerosi verbi d'azione che sottendono una dinamica sociale interattiva. Dotati di sentimento religioso, che manifestano attraverso i rituali sciamanici, gli Eschimesi sono percepiti da Davis come fondamentalmente perfettibili a condizione che siano educati e convertiti ai valori eurocristiani. L'interesse proto-etnografico di Davis nei confronti delle popolazioni autoctone testimonia di uno sguardo non impedito, a tratti empatico, che rivela una porosità all'Alterità e una "benevolenza" assai inedita per l'epoca.

Parole chiave: John Davis; Eschimesi; Fenomenologia dei contatti; Scambi; Proto-etnografia